Sur la critique

Al-Risala, 15 mai 1933

Par le Dr Taha Hussein. Salma et son village : écrit en français (Madame Amy Kher). Les Gens de la caverne : écrit en arabe (Tawfiq al-Hakim).

Que les partisans du nouveau et les partisans de l'ancien se disputent tant que leur querelle pourra les porter, et tant qu'ils trouveront en eux-mêmes la force d'en supporter le poids et de poursuivre l'effort qu'elle exige. Car le temps poursuit sa route malgré leur querelle et leur réconciliation. Et il ne va pas seul : il pousse devant lui certains d'entre nous, et en traîne d'autres derrière lui. Et il mène les uns et les autres, en fin de compte, là où lui-même veut aller — vers le changement, l'évolution, le renouveau — et non là où eux voudraient aller, vers l'immobilité, la stagnation, et un excès d'attachement à préserver tout ce qui est ancien, simplement parce qu'il est ancien.

Cette pensée m'est venue après avoir achevé la lecture de ce que publient nos amis dans (Al-Risala) au sujet du renouveau et de ses partisans, et du conservatisme et de ses tenants. J'avais également achevé la lecture d'un certain nombre de ces nombreux livres que les derniers mois ont fait paraître, et qui s'amoncellent devant moi, grossissant de jour en jour, m'exhortant à leur consacrer du temps, à m'asseoir avec eux et à les examiner, me détournant ainsi des circonstances de la vie où je travaille chaque jour.

Oui, j'y ai songé, ayant achevé la lecture de quelques-uns de ces livres, et j'ai constaté que nous nous disputons sur le nouveau et l'ancien, que nous nous montrons excessifs dans la querelle, extravagants dans l'interprétation et l'exégèse, alors même que le temps nous pousse sur la voie du renouveau d'une force à laquelle nul ne peut résister, ou nous y traîne d'une force à laquelle nul ne peut échapper. Mais je me suis arrêté sur un phénomène qui mérite peut-être l'attention des critiques et des penseurs : cette forme intellectuelle et artistique que prend, en ces jours, le lien entre l'Orient et l'Occident. Pendant un temps, en effet, nous subissions simplement l'influence de l'Occident, nous le recherchions, nous lui empruntions, et nous voulions — si l'expression est juste — le transplanter en nous-mêmes. Et cette quête consumait notre propre personnalité, ou peu s'en fallait, si bien que nous devenions occidentaux dans notre pensée, notre expression, et la vie même de nos esprits et de

nos cœurs. Nos fortunes, dans cette occidentalité, différaient en force et en faiblesse : les uns imitaient bien, les autres mal. Et cette faiblesse de notre propre personnalité nous rendait odieux aux conservateurs d'Orient et les détournait de nous. Elle suscitait, dans l'âme des novateurs d'Occident, une affection pour nous teintée de compassion et de pitié — et nous étouffions sous ce mépris des uns et cette affection des autres, souhaitant pouvoir adopter, envers les uns comme envers les autres, une attitude naturelle, sans gêne, sans affectation, sans contrainte.

Telle était aussi la condition de nos écrivains et de nos poètes, en cette époque moderne, lorsqu'ils recherchaient le renouveau ou s'y dirigeaient. Mais les choses ont changé, en ces jours : la personnalité de nos écrivains et de nos poètes s'est affermie, au point qu'elle a fini par croire en elle-même, et que les gens autour d'elle, en Orient comme en Occident, ont fini par y croire aussi. Nos écrivains et nos poètes composent désormais de la prose et façonnent des vers sans que les esprits véritablement cultivés d'Orient s'en détournent en grand nombre, et sans que les gens d'Occident les traitent avec une simple condescendance ; les uns les aiment, les lisent, et leur prodiguent conseils sincères, critique et encouragement, tandis que les autres les estiment, les étudient, et mesurent les distances qu'ils ont parcourues sur la voie du renouveau, du contact avec la civilisation occidentale, et de l'implantation de cette civilisation en terre d'Orient — sans que leur propre personnalité s'y consume, ni ne soit atteinte de faiblesse ou de langueur.

Et plus étrange encore que ce que l'on observe en lisant ce qu'écrivent (Gibb) et (Kampffmeyer) et d'autres sur nos écrivains et nos poètes, voici ce que l'on remarque en ces jours mêmes : que, parmi les gens d'Orient, certains incarnent l'Occident au point de sembler lui appartenir, s'adressant à lui dans sa propre langue, pensant comme il pense, ressentant comme il ressent, participant ainsi à sa production littéraire la plus pure, faisant paraître leurs livres là où l'Occident lui-même fait paraître les siens, à Londres ou à Paris. Et ces livres nous parviennent des capitales de l'Occident, et nous les recevons comme nous recevions autrefois les livres occidentaux, et nos journaux les traitent avec la même critique et les mêmes éloges qu'ils réservent aux livres occidentaux ; et l'on voit certains gens d'Orient incarner l'Occident, l'assimiler, le digérer — si l'expression est juste —, le dissoudre en eux-mêmes, faire prévaloir sur lui leur propre personnalité, et en nourrir leur propre identité nationale. Puis ils s'adressent à nous dans notre

propre langue, épurée ; et ils pensent avec nous selon nos propres façons de penser, décantées — enrichies désormais d'une richesse nouvelle venue s'ajouter à la leur, fécondées, portant un fruit que nous aimons, que nous trouvons doux, dont nous voulons toujours davantage, au point d'en réclamer sans cesse plus.

Et ainsi l'Orient se rattache-t-il à l'Occident par un lien intellectuel et artistique, après que le lien entre eux n'était que matériel et conventionnel ; et ainsi progressons-nous dans le renouveau à grandes enjambées, précieuses et vraiment enrichissantes, ajoutant à la richesse de l'Occident comme l'Occident ajoute à la nôtre.

Je voudrais à présent vous parler de deux livres qui illustrent cet état que j'ai décrit, celui du contact noble et réciproque entre l'Orient et l'Occident. Le premier de ces deux livres est un roman écrit en français. L'autre est un récit écrit en arabe ; le premier des deux est une narration pure, l'autre une narration dramatique ; le premier est dû à une dame libanaise, Madame Amy Kher, et le second à un écrivain égyptien, Monsieur Tawfiq al-Hakim.

Quant au livre de Madame Kher, il s'agit de (Salma et son village) ; nous en avions entendu parler depuis plus d'un an, et son auteur nous en avait exposé la substance, et nous en avait lu quelques chapitres lors d'une conférence qu'elle donna, voici un an, dans l'une des salles du Continental, où se réunissent chaque vendredi, pendant l'hiver, les amis de la culture française. Nous avions aimé ce que nous avions entendu de ce livre et de ce qui s'en disait, et nous nous étions promis des heures délicieuses à passer avec lui une fois imprimé et revenu de Paris dans son nouvel habit français. Mais je suis d'une prudence extrême, méfiant envers mon propre jugement et mon opinion, et je ne me fie guère à de tels verdicts hâtifs ; et je ne cache pas que je me suis méfié du plaisir que j'avais ressenti pour ce livre l'an dernier, craignant que la source de ce plaisir ne fût le talent de conférencière de Madame Kher et son art de la belle diction ; et j'ai jugé préférable d'attendre que le livre me parvînt lui-même, afin de le lire loin de son auteur, loin de sa voix douce et de ses beaux discours.

Ce livre m'est parvenu voici quelques semaines ; je lui ai consacré des heures entières, et je ne cache pas que j'en fus grandement satisfait, et que j'admirai immensément plusieurs de ses chapitres, tandis que je m'arrêtai à d'autres avec la satisfaction plus mesurée de qui éprouve un contentement sans excès.

Le sujet du livre est manifeste dès son titre : c'est l'histoire d'une jeune fille libanaise, et le portrait du village où elle a vécu et où elle est morte. L'auteur nous informe que son livre est une photographie de Salma et de son village. Cela peut bien être vrai — c'est même vrai. Et c'est là, en même temps, la source du mérite du livre et la source de ce qu'on peut lui reprocher. Combien j'aurais aimé que ce livre ne fût pas une photographie, mais simplement un portrait — un portrait fait de main d'homme, non par l'objectif d'un appareil ; un portrait où la personnalité de l'auteur apparût clairement, chose qui nous eût réconfortés et qui nous eût aidés à assimiler les vérités que ce livre renferme. Mais le récit demeura, comme le voulut Madame Kher, une photographie : il s'y distingua par la sincérité, il s'y distingua par la précision, et il y perdit beaucoup, en échange, de vie et d'impact.

L'histoire elle-même n'a rien d'étrange ni d'original ; c'est chose familière que l'on retrouve presque dans chaque livre — que Dieu me pardonne — que l'on retrouve presque dans nombre de livres écrits au siècle dernier, et que l'on retrouve presque dans chaque ouvrage de littérature arabe traitant d'amants que l'amour consume jusqu'à les livrer à la mort. Salma aima donc Fathi, d'un village voisin du sien, dans le nord du Liban. Son père tomba malade ; sa mère se chargea de le soigner, et elle se rendit seule à la ferme, où elle rencontra ce jeune homme, riche, aisé, quelque peu cultivé. Le jeune homme fut attiré vers elle, et elle vers lui ; ils se parlèrent ; chacun apprit le secret de l'autre. Puis l'amour emplit le cœur de la jeune fille et prit possession d'elle tout entière ; puis le père guérit de sa maladie, et les rencontres des amants furent interrompues, de sorte qu'ils devaient dérober quelques heures pour se retrouver. Puis le père découvrit quelque chose de l'affaire ; il frappa la jeune fille et alla réprimander le jeune homme, lui offrant la main de sa fille. Le jeune homme s'excusa, et son oncle l'envoya en Égypte chercher fortune et disperser son amour sur les rives du Nil ; et un profond chagrin frappa la jeune fille, que l'espoir allégeait tantôt et redoublait tantôt. Puis vint le désespoir. La jeune fille fut mariée à un jeune homme épris d'elle. Elle tenta de lui rester fidèle, et s'y employa avec ardeur, mais elle ne put se libérer de son ancien amour, si bien que son cœur et son corps s'affaiblirent trop pour demeurer fidèles à son premier amour et loyaux envers celui de son époux ; alors la maladie s'empara d'elle, et ne la quitta plus jusqu'à ce qu'elle la délivrât de cette vie.

Vous voyez donc qu'il n'y a rien d'étrange ni d'original dans cette histoire ; et pourtant la beauté du récit ne fait aucun doute, et sa source,

semble-t-il, est précisément ce rendu photographique qui vous transporte dans un village du Liban, et dans la vie qui l'habite, une vie dont nous aimons la simplicité, la douceur, la beauté naturelle qu'aucune affectation n'a corrompue, qu'aucun excès de civilisation n'a défigurée — une vie où se mêlent la foi pure et libre et l'existence pure et libre. Oui, et nous aimons aussi cette vie que remplit une activité féconde à la saison du travail, et que remplit un repos paisible à la saison du calme ; et peut-être aimons-nous aussi cette sorte de passion qui jaillit du cœur humain sans artifice, sans afféterie, sans que l'influence de la philosophie de l'esprit et son acharnement à rechercher, analyser et sonder ne viennent l'altérer. Puis nous aimons, après tout cela et par-dessus tout cela, ces images photographiques de la nature libanaise sous ses formes variées : ces montagnes altières que la neige revêt lorsque vient l'hiver, que le printemps pare d'arbres verdoyants ; ces vallées où l'homme lutte avec acharnement pour en arracher la subsistance qui le soutient dans la vie ; et l'amour fort, sincère, ingénu des Libanais pour leur nature, leurs montagnes et leurs vallées — un amour si envoûtant qu'il fait d'eux tous des poètes.

Ce qui est étrange dans cette histoire, c'est qu'elle n'est fidèle non seulement dans la peinture de son sujet, mais aussi dans la peinture d'un aspect de l'auteur elle-même — je veux dire son habileté artistique. Au début, on y sent une certaine faiblesse, une certaine lenteur, une langue laborieuse, comme si l'auteur luttait quelque peu contre elle-même ; mais dès que le récit a franchi une étape ou deux, sa plume devient un souffle léger et rapide — la langue française lui jette les rênes, le style français se plie à elle, et elle se lance, libre et généreuse, comme si elle avait achevé son apprentissage. C'est pourquoi la fin du livre vaut mieux que son début. Et c'est pourquoi nous avons tout lieu de croire que le livre que Madame Kher fera paraître ensuite sera meilleur que celui qu'elle a fait paraître à présent. Et s'il me faut relever quelque défaut, je regrette de dire que le livre n'a pas entièrement échappé à un certain relâchement de la langue : on y trouve des expressions vulgaires, populaires, qui n'ont pas leur place dans une œuvre littéraire, à moins qu'un trait d'esprit ne les justifie. Les exemples les plus manifestes s'en trouvent peut-être aux pages 72 et 140. En somme, nous devons à Madame Kher des heures délicieuses et précieuses passées avec ce livre attachant, mais notre espoir demeure bien supérieur à notre satisfaction. Remercions-la de ce premier effort, félicitons-la, et attendons de ses travaux futurs bien davantage encore.

Quant au récit (Les Gens de la caverne), c'est un événement d'importance — et je ne dis pas cela pour la seule littérature arabe d'Égypte, mais pour la littérature arabe tout entière. Et je le dis sans réserve ni précaution. Je le dis avec joie et allégresse. Quel amoureux de la littérature arabe ne se réjouirait, ne s'enthousiasmerait, de pouvoir affirmer, avec l'entière assurance de ce qu'il avance, qu'un art nouveau y est né et lui a été ajouté ; qu'une porte nouvelle s'est ouverte pour ses écrivains, désormais capables de la franchir et d'atteindre, à travers elle, des horizons si lointains et si élevés que nous ne les aurions pas crus, jusqu'à présent, capables même de les concevoir ?

Oui, ce récit est un événement d'importance qui marque, dans la littérature arabe, une ère nouvelle. Je ne prétends pas qu'il ait réalisé tout ce que je souhaiterais pour la narration dramatique dans notre littérature arabe ; je ne prétends pas qu'il soit exempt de tout défaut — j'aurai d'ailleurs quelques comptes à régler avec Monsieur Tawfiq al-Hakim, et peut-être pas des plus aisés. Mais je n'hésite pas, pour autant, à dire qu'il s'agit de la première œuvre de son genre composée en littérature arabe, qu'on peut à bon droit l'appeler une véritable narration dramatique, et que l'on peut dire qu'elle a enrichi la littérature arabe et lui a ajouté une richesse qu'elle ne possédait pas. On peut dire qu'elle a rehaussé le rang de la littérature arabe et lui a permis de tenir tête aux littératures étrangères, anciennes et modernes. On peut dire que les étrangers qui se consacrent à la littérature arabe la liront avec une admiration pure, sans la moindre sympathie, sans la moindre pitié, sans la moindre indulgence pour notre enfance littéraire naissante. On peut même dire que les amoureux de la pure littérature, parmi les critiques étrangers, s'ils venaient à la lire en traduction, y trouveraient un plaisir puissant, une jouissance féconde, et la loueraient avec autant de douceur qu'ils en mettent à louer les plus brillantes œuvres dramatiques que produisent les grands écrivains d'Europe.

Ce récit est-il égyptien ? Ce récit est-il européen ? Il n'est ni purement égyptien ni purement européen, mais un mélange équilibré de l'esprit égyptien, tout de douceur, et de l'esprit européen, tout de puissance. Et il pourrait être difficile, pour qui n'a pas l'œil exercé, de distinguer ces deux esprits dont le récit est composé.

Mais ceux qui ont une véritable familiarité avec la littérature arabe et la littérature étrangère peuvent distinguer ces deux esprits : lorsqu'ils trouvent, dans le récit, une aisance et une douceur de ton ; lorsqu'ils perçoivent ce badinage léger qui les oblige, de temps à autre, à s'arrêter

dans leur lecture ; lorsqu'ils trouvent des mots et des phrases qui dépeignent l'âme égyptienne d'aujourd'hui comme elle fut dépeinte en des époques différentes, depuis que les Égyptiens ont une littérature arabe ; puis lorsqu'ils trouvent cette pensée profonde, féconde, précise, qui s'obstine dans l'approfondissement et pousse loin l'exactitude, refusant de laisser la moindre vérité en proie au doute ou livrée à l'obscurité — à moins que l'auteur ne l'ait délibérément voulu ainsi, se refusant à laisser aller son esprit selon sa pente naturelle par égard pour certaines circonstances.

Tout cela permet aux critiques de discerner, dans ce récit, un esprit égyptien plein de grâce et un esprit européen plein de force. Arrêtons-nous un instant sur le sujet du récit et sur sa forme.

Quant au sujet du récit, l'auteur ne l'a pas inventé, mais découvert — et il y a une différence manifeste entre l'invention en littérature et la découverte. La découverte, d'ailleurs, peut souvent se révéler plus ardue que l'invention, et elle l'est, dans ce récit qui nous occupe, difficile et exigeante. Le sujet du récit se trouve dans le noble Coran, et avant de se trouver dans le Coran, il était déjà connu des récits chrétiens qui jouissent d'une certaine sacralité. Il suffit de savoir qu'il s'agit de l'histoire des Gens de la Caverne, qui craignirent la persécution d'un roi romain contre les chrétiens, et qui fuirent avec leur foi ce roi tyrannique, se réfugiant dans la caverne, où ils dormirent trois cents ans, et neuf de plus. Puis Dieu, exalté et glorifié, les ressuscita ; et les gens ne les reconnurent pas, non plus qu'eux-mêmes ne reconnurent les gens ; aussi retournèrent-ils à leur caverne, où Dieu les reprit auprès de Lui.

Et vous savez que cette histoire, Dieu l'a contée dans le Coran, en des versets nobles qui sont ce que nous connaissons de plus doux et de plus sublime en fait d'éloquence arabe ; et vous savez combien il est difficile de puiser dans une telle histoire pour notre littérature arabe, qui ne s'est guère habituée, à l'époque moderne, à mettre les écritures religieuses au service de l'art, comme les Européens ont pris l'habitude de chercher, dans leurs livres sacrés, des sujets pour le roman, la poésie, le théâtre, la sculpture, la gravure, la peinture et la musique. Aussi, si Monsieur Tawfiq al-Hakim a réussi à puiser le sujet de son récit dans le Coran, ou dans une histoire que le Coran relate en détail, et à élever sur ce sujet une œuvre d'un art admirable, il mérite d'être félicité, tout à la fois, de son courage et de son talent.

Le sujet du récit est donc oriental, connu par la tradition chrétienne et relaté en détail par le noble Coran. Les Européens ne l'ont connu que par cette voie, et notre auteur est donc, en cela, semblable à ces autres auteurs européens qui puisent parfois les sujets de leurs œuvres dramatiques dans la Torah et l'Évangile. Mais notre auteur, comme ces autres auteurs européens, n'a pas simplement raconté ce que la tradition chrétienne et le Coran nous ont transmis ; il a plutôt insufflé aux Gens de la Caverne une vie toute différente, où il y a de la force, où il y a de la richesse, où il y a une philosophie qui la relie à la vie humaine tout entière, à travers les âges et les circonstances les plus divers, dans des directions bien autres que celles qu'avaient visées le Coran et la tradition chrétienne. Il introduit dans cette vie des éléments nouveaux qu'ignorait l'ancien récit, dont les deux plus importants sont : l'élément philosophique, et l'élément amoureux. Car la différence est immense entre ces personnages tels que les dépeint le Coran, et tels que les dépeint la tradition chrétienne orientale, dans une simplicité sans limites, une douceur sans limites, une foi sans limites et sans ombre de doute — et ces mêmes personnages tels que les dépeint Monsieur Tawfiq al-Hakim, dont la vie s'est compliquée, et avec elle l'esprit. Deux d'entre eux perdent cette simplicité absolue, cette douceur absolue, cette foi absolue ; un seul en conserve les traits : Yamlikha le berger. Et par cette nouvelle manière de dépeindre ces personnages, l'auteur a pu en faire les héros d'une narration dramatique moderne. Si l'auteur avait conservé leurs qualités premières, il n'aurait pu les élever au-dessus des héros de ces mystères que l'on jouait, au Moyen Âge, devant les églises. L'auteur est donc, en apparence, celui qui a découvert son récit, mais il en est, en réalité, l'inventeur : il a créé ses personnages à neuf, et fait naître entre eux un dialogue philosophique auquel aucun de nous n'aurait songé. Il peut être difficile de cerner exactement la philosophie à laquelle l'auteur a voulu aboutir, mais cette difficulté même est l'un des mérites de l'auteur, l'une de ses vertus. Car il n'est ni dogmatique ni mû par quelque parti pris ; il ne veut vous imposer aucune opinion précise parmi les doctrines philosophiques, mais veut seulement susciter en vous la réflexion sur un ensemble d'idées et de courants de pensée. Il est précis, modeste, peu enclin à proclamer ouvertement son opinion, de peur que les esprits faibles ne le suivent sans examen ni réflexion. Il se contente donc d'attirer votre attention sur une série de questions qu'il convient de méditer, et de vous inviter à en chercher la solution, dans l'espoir que vous l'atteindrez, ou vous en approcherez. Qu'est-ce que le temps ? Qu'est-ce que la résurrection ? Quel est le lien entre l'homme et le temps ? Quel est le lien entre le vivant et la vie ? Par laquelle des deux facultés

l'homme peut-il vraiment vivre et être fécond dans la vie — par cette faculté que nous appelons le cœur, par laquelle nous aimons et haïssons, ou par cette faculté que l'on appelle l'esprit, par laquelle nous pensons, analysons et rapprochons les choses entre elles ?

Toutes ces questions méritent qu'on y réfléchisse, qu'on s'y attarde longuement ; et l'auteur les suscite en vous, employant pour cela un art splendide et rare, où se mêlent une puissance émouvante et une grande douceur. Il n'est ni un maître ni un professeur, mais un ami qui converse avec vous, qui vous accompagne, qui attire votre attention sur ce que vous auriez pu autrement laisser passer sans vous y arrêter ni le regarder. Je ne connais pas d'écrivain arabe qui se soit montré aussi bienveillant envers ses lecteurs que Monsieur Tawfiq al-Hakim. Il les a véritablement honorés, véritablement guidés, et leur a fait du bien sans les humilier, sans les égarer, sans condescendance.

Et l'amour — cet amour que l'auteur a introduit dans le récit sans artifice, sans peine, et sans heurter le sentiment religieux — l'auteur a su le dépeindre sous deux formes puissantes. L'une atteint une intensité que l'on ne retrouve guère que chez les écrivains et poètes européens les plus attachés à la passion amoureuse, à ses espoirs et à ses plaisirs dans toute leur diversité. L'autre atteint, par l'amour, une intensité mystique pure, innocente de toute souillure, telle qu'on ne la retrouve guère que chez les grands mystiques et les saints.

J'avoue être admiratif du talent de l'auteur, sans réserve et sans limite. Quant à la vie réelle que mènent ces gens ordinaires, qui ne songent guère au-delà de leurs tâches quotidiennes, qui ne goûtent pas la philosophie et ne savent ni la concevoir ni en discourir — comme l'auteur l'a dépeinte ! Il l'a rendue à la perfection dans la figure du roi et de ceux qui l'entourent, gens de la cour et de la ville. Et cette foi mêlée qui caractérise des gens qui affectent le savoir mais qui sont, en réalité, des demi-instruits — chez qui l'on trouve une certaine naïveté, bien qu'ils veuillent paraître intelligents ; chez qui l'on trouve un amour de la vie et un attachement à elle, bien qu'ils veuillent se montrer comme s'ils préféraient la foi à la vie même. Comme Monsieur Tawfiq al-Hakim a excellé en la dépeignant dans la figure du précepteur Ghalyas !

Je ne pense pas que vous souhaitiez que je vous résume le récit ; il est imprimé, vous pouvez le lire — vous devez même le lire, car nul cultivé en littérature arabe ne saurait ignorer ce splendide chef-d'œuvre littéraire.

Mais — et combien je regrette ce « mais ». Combien j'aurais aimé n'avoir pas à l'écrire. Mais le récit comporte deux défauts. L'un me contrarie vraiment, et quelle que soit l'indulgence dont fera preuve l'auteur, je ne lui rendrai pas justice en atténuant le blâme qu'il mérite : c'est cette faute inadmissible dans la langue. Une faute dans laquelle nul écrivain ne devrait s'égarer, et moins encore un écrivain tel que Monsieur Tawfiq al-Hakim, qui a ouvert, sans le moindre doute, une voie nouvelle dans la littérature arabe. J'estime trop l'auteur, son récit, et (Al-Risala) elle-même, pour m'attarder sur ces vilaines erreurs — dont certaines touchent à la substance même de la langue, d'autres à la grammaire et à la morphologie, d'autres encore au style et à la construction des phrases. Je ne chercherai pas à adoucir mes propos par crainte de paraître dur et sévère, ni à hésiter à exiger fermement de l'auteur qu'il retire cette belle édition et fasse réimprimer le récit, une fois ses erreurs corrigées. Et je serais heureux de me charger moi-même de cette correction, en son nom, s'il le souhaite. Peut-être ce que lui coûtera cette seconde édition suffira-t-il à le mordre, et à le contraindre à s'assurer de la justesse de sa langue dans tout ce qu'il écrira avant de le livrer au public.

Quant au second défaut, il a sa gravité, mais elle demeure légère, puisqu'il s'agit de la première œuvre de son genre, comme on dit. Ce défaut touche à la représentation théâtrale elle-même : la philosophie et la poésie ont tant dominé l'auteur qu'il en a oublié que le public a des droits qu'il faut respecter ; il s'est étendu en certains endroits où il eût fallu être bref ; il a détaillé en certains endroits où il eût fallu résumer ; il a approfondi certains sujets où une simple allusion eût suffi. Peut-être conviendra-t-il avec moi qu'il est beaucoup demander à un public que d'écouter, au théâtre, ce très beau, très long discours que Priscille adresse à Ghalyas en lui faisant ses adieux, après avoir résolu de mourir dans la caverne aux côtés de son bien-aimé, le saint.

Ce défaut est d'une gravité extrême, car il fait de ce récit une œuvre faite pour être lue plutôt que représentée. Or je tiens le plus grand à ce que ce récit soit représenté, pleinement convaincu que sa représentation mettra sous les yeux de l'auteur le défaut artistique qu'il comporte, et lui permettra de l'éviter dans ses œuvres futures, et de le corriger dans celle-ci.

Pour conclure, je forme le vœu sincère que le récit de Madame Kher soit traduit en arabe, et que celui de Monsieur Tawfiq al-Hakim soit traduit en français, afin que ces deux récits accomplissent ce qu'ils

doivent accomplir pour établir le lien véritable et fécond entre l'Orient et l'Occident.